

H-France Review Vol. 13 (November 2013), No. 172

Sarah Maza, *Violette Nozière. A Story of Murder in 1930s Paris*. Berkeley: University of California Press, 2011. 336 pp. Bibliography, notes, and index. \$52.00 U.S. (cl). ISBN 978-0-520-26070-2.

Compte-rendu par Anne-Emmanuelle Demartini, Université Paris-Diderot-Paris 7.

Le dernier livre de Sarah Maza propose une plongée originale dans l'histoire des années trente à travers l'étude d'un fait divers fameux, le parricide commis par Violette Nozière. Dans la nuit du 21 au 22 août 1933, Violette Nozière âgée de dix-huit ans, remet à ses parents une ordonnance et des sachets de poudre à prendre au moment de se coucher. Elle a confectionné elle-même l'ordonnance et le supposé médicament, en fait un barbiturique qu'elle a pilé. Confiants, les parents avalent la potion. Dans la nuit, Violette quitte le domicile de ses parents, rue de Madagascar, dans le 12^e arrondissement de Paris, et ne revient que le lendemain soir ; après, avoir débranché le robinet du gaz, elle donne l'alerte. L'histoire d'une des affaires criminelles les plus retentissantes de l'entre-deux-guerres peut alors commencer. La police rapidement dépêchée sur les lieux procède aux premières constatations et fait transporter les victimes à l'hôpital Saint-Antoine. Baptiste Nozière, le père, décède pendant le transfert mais Germaine Nozière, la mère, en réchappe. Le 23 août, voulant procéder à une audition contradictoire, le commissaire, qui ne croit pas à un suicide, amène avec lui Violette à l'hôpital mais elle parvient à tromper la vigilance d'un surveillant et à prendre la fuite. Suivent quelques jours d'errance dans la capitale, où elle multiplie les rencontres et les amants d'un soir. Un jeune homme, le vicomte de Pinguet, qu'elle a rencontré au Champ de Mars, est frappé de la ressemblance entre la jeune fille et la criminelle dont le portrait fait déjà la Une des journaux ; il invite alors les policiers au prochain rendez-vous galant, fixé le 28 août. La « parricide de la rue de Madagascar » est arrêtée. Interrogée par le juge d'instruction, Violette Nozière passe alors aux aveux et explique avoir voulu tuer son père parce qu'elle le haïssait : il avait, déclare-t-elle, des rapports sexuels avec sa fille depuis qu'elle avait douze ans. L'instruction, passionnément suivie par l'opinion, dure tout l'automne avant que le procès ne se tienne, un an plus tard, à la cour d'assises de la Seine où Violette Nozière est condamnée à mort.

Une historiographie de la justice et du crime dynamique a montré le profit que l'historien peut tirer des affaires criminelles, dont le traitement judiciaire, médical et médiatique est instructif sur la manière dont une société appréhende les transgressions et construit dans des représentations multiples et contradictoires des figures criminelles qui ordonnent un imaginaire social où se mêlent peurs, obsessions et débats du temps. Il est bien des manières d'aborder en historien les affaires criminelles. Sarah Maza, déjà, dans un livre remarqué avait éclairé la façon dont les causes criminelles participaient à la construction d'un espace public dans la France prérévolutionnaire, en soulignant le rôle social joué par la fiction (*Private Lives and Public Affairs: the Causes Célèbres of Pre-Revolutionary France*, University of California Press, 1993, trad. fr., 1997). Dans la recherche qui a succédé à ce livre, l'historienne américaine avait poursuivi son enquête sur les identités sociales en changeant de siècle et en s'attaquant au problème de la construction de la bourgeoisie comme classe et de la manière dont les identités sociales sont appropriées (*The Myth of the French Bourgeoisie. An Essay on the Social Imaginary, 1750-1850*, Harvard University Press, 2003). En retrouvant le terrain des affaires criminelles, son dernier livre qui repousse au XX^e siècle son domaine d'étude s'inscrit dans la continuité de ces interrogations. Même si l'enquête de la police et du juge d'instruction, son avancée, ses points problématiques et débattus ainsi que ses conclusions judiciaires sont retracés, tel n'est pas l'objet principal du livre, qui propose à partir du fait divers un livre d'histoire sociale. Ce sont en effet des aspects de la vie des classes moyennes et populaires parisiennes des années vingt et trente qui sont le vrai sujet d'attention. Dans l'affaire criminelle qu'elle déroule, Sarah Maza traque

des problématiques sociales, relatives à la manière dont les individus se situent dans le monde social, vivent et se représentent les identités de classe, espèrent et jugent les stratégies d'ascension sociale : mobilité sociale, ascension, instruction sont ici les thèmes essentiels qui expliquent, selon l'auteur, le retentissement exceptionnel du crime et son épaisseur historique. L'imaginaire social, telle est en définitive l'optique qui guide la grille de lecture ici imprimée sur le fait divers. Ce projet scientifique s'adosse au choix d'une écriture très narrative assortie au sous-titre de l'ouvrage (« A Story of Murder in 1930s Paris ») : Sarah Maza raconte une histoire.

Cette histoire qui déroule chronologiquement le récit d'un itinéraire singulier emprunte au genre biographique sa dynamique, son rythme et son efficacité. Elle commence, en amont de la naissance de Violette Nozière, le 11 janvier 1915, avec l'histoire de ses parents, dont l'auteure reconstitue le trajet migratoire et social : tous deux, à partir d'origines provinciales (la Nièvre pour Germaine, la Haute-Loire pour Baptiste) et paysannes, sont « montés » à Paris. Leur vie est marquée par le monde du rail, qui leur donne leur identité sociale : Baptiste est mécanicien pour la compagnie de chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée, un travail dur, salissant mais assez bien payé qui leur a permis de faire des économies. Le travail dicte la résidence et c'est près de la gare de Lyon que sont installés les Nozière. L'auteure les replace dans leur quartier de Picpus, un quartier de classes populaires et de classes moyennes, dans leur rue, voire dans leur immeuble, et reconstitue les éléments d'une vie marquée par le travail, l'isolement, le manque de place dans le petit-deux pièces de la rue de Madagascar et aussi l'ambition sociale, cristallisée autour de leur fille unique. Car Violette est allée au-delà du certificat d'études, qui sanctionnait la fin des études primaires, dans le primaire supérieur et même dans le secondaire : en 1932, elle est inscrite au prestigieux lycée Fénelon, réservé aux filles de la bourgeoisie. N'est-ce pas en faire un peu trop ? Par leur désir d'ascension sociale et leur contrôle de la fécondité, les Nozière sont typiques des normes de leur classe et de leur époque, mais ils y dérogent également offrant à leurs pairs qui s'identifient à leur expérience (les ouvriers et la petite bourgeoisie qui suivent l'affaire) le spectacle d'une réussite qui suscite l'envie et les conséquences de choix qui soulèvent la réprobation quand le crime advenu il s'agit d'évaluer l'éducation qu'ils ont donnée à leur fille et de lui attribuer une responsabilité dans le crime. D'autant qu'outre son parcours scolaire, Violette qui a eu plusieurs amants dès l'âge de seize ans brise aussi les règles de sa classe par son comportement sexuel, outrepassant les limites imposées à l'émancipation sexuelle des jeunes filles dans les familles populaires.

C'est également en fonction de la problématique de l'identité et de la mobilité sociales que l'auteur étudie les amis et les amants de Violette, les pérégrinations de la jeune fille dans la grande ville : Violette circulait entre Picpus, le Quartier latin où elle fréquentait des étudiants et notamment Jean Dabin, dont elle était très éprise, les quartiers riches et commerciaux de la rive droite qu'elle sillonnait, on ne sait trop depuis quelle époque, à la recherche d'une aventure ou de l'argent : Violette avait plusieurs vies et endossait plusieurs identités. Une fille de cheminot pouvait-elle se faire passer pour une bourgeoise de manière convaincante ? Sarah Maza répond à la question en s'intéressant en particulier aux vêtements de la jeune fille, à une époque où avec le décollage du marché du prêt-à-porter la mode a franchi, pour la première fois, les barrières de classe : dans la fille d'un ouvrier qui va à l'école et achète des robes qui lui permettent de passer pour une fille chic se lisent les évolutions d'une société où les divisions de classe se dissolvent pour la première fois.

Tous les personnages de l'histoire sont passés avec finesse au crible d'une problématique sociale soit large (l'affaire implique « une série de personnages élevés au rang d'icônes de différents aspects de la société contemporaine » p. 149 ; « le cas suscite une résonance profonde chez les contemporains car il touche à des questions qui sont au cœur de l'expérience quotidienne de milliers de gens » p. 172) soit plus restreinte, qui traque les comportements qui dévient par rapport aux normes de classe mais aussi de genre. C'est ainsi que prennent place, autour d'une adolescente parricide, un père à la moralité douteuse, une mère qui n'aime pas sa fille, mais aussi un aristocrate qui agit comme un vulgaire indicateur policier (Pinguet), un étudiant petit bourgeois qui a brisé les règles de la masculinité de la classe moyenne et se comporte comme un maquereau (Dabin), enfin un mystérieux protecteur, de milieu aisé, qui suscite la sympathie du public et sans doute aussi du juge, dont on ne retrouve pas la trace et qui incarne l'espoir d'une élucidation de l'affaire. Un an après, ce sont encore les thèmes relatifs aux classes sociales qui dominent, au moment de juger une fille dont le mobile du

crime, explique l'acte d'accusation, résiderait non dans la haine pour un père incestueux mais dans la vanité jointe à la cupidité et au désir d'indépendance ; les chroniqueurs judiciaires reflètent l'opinion générale selon laquelle le crime est lié à la trajectoire de Violette, déclenchée par l'ambition parentale, à travers les quartiers et les mondes sociaux de Paris.

La lecture que fait Sarah Maza du fait divers repose sur un enjeu méthodologique et historiographique : en considérant que l'expérience sociale ne se résume pas aux conséquences de la Première Guerre mondiale et à l'anticipation de la seconde, il s'agit en définitive de proposer une autre histoire des années trente empêchée par la focalisation durable des historiens sur le second conflit mondial, qu'exprime d'ailleurs l'expression « l'entre-deux-guerres ». La proposition est forte et l'on peut être d'accord sur la pertinence d'une histoire sociale concrète et débarrassée de l'optique téléologique, même si l'on peut discuter de la possibilité de couper cette même histoire des conséquences de la Grande Guerre dont l'ombre portée apparaît comme décisive quand on se met à l'écoute des discours des contemporains. Il faut rappeler, en outre, que maints travaux notamment en histoire urbaine, en histoire culturelle ou en histoire des femmes ont su voir dans les années vingt et trente autre chose qu'une défaite programmée.

On ne peut rendre compte de toutes les analyses développées dans ce livre brillant, au propos ferme et subtil et dont la lecture est un vrai régal. Outre l'évident talent narratif, c'est le talent interprétatif qui séduit. Talent et originalité, car à l'instar des personnages du fait divers qui se révèlent différents de ce qu'ils semblent être, l'interprétation proposée par Sarah Maza est décalée par rapport aux principales données de l'affaire : l'empoisonnement, le parricide, l'inceste. Mais du coup, original, le choix de faire de la dynamique sociale le moteur de cette affaire et de son retentissement prête à discussion, l'auteure valorisant un aspect certes indiscutablement présent mais secondaire. Autant, en effet, la démonstration convainc quand il s'agit d'identifier l'existence d'une problématique sociale dans le fait divers et d'en repérer les différents éléments, autant lui accorder la primauté, en y voyant le nœud et l'enjeu du fait divers peut laisser davantage dubitatif. D'autant que cette lecture reconduit finalement la lecture judiciaire de l'affaire, centrée sur une parricide égoïste, intéressée, désireuse de « vivre sa vie » et qui avait honte de son père ouvrier. Or cette lecture repose sur l'éviction des accusations portées par Violette Nozière contre son père et donc sur le déni de l'inceste, qui constitue un élément décisif pour comprendre l'affaire et son écho. De plus, le parricide de Violette Nozière interroge à l'évidence sur la question des rapports père/fille, parents/enfants, voire jeunes/vieux, la catégorie de l'âge étant, à mon sens, certainement plus décisive que celle de la classe pour penser une affaire de parricide. Si l'on considère qu'au premier plan de l'affaire est une interrogation sur les identités sociales, ce sont certainement avant tout les identités familiales qui sont concernées, avec toute une discussion sur les rôles et les normes qui pèsent sur eux (par exemple, qu'est-ce qu'un père ? une bonne mère ?). Commis par une jeune fille, le parricide invite à porter une attention particulière à la manière dont joue, indépendamment des modulations de la classe sociale, les questions de genre, sur fond d'interrogation sur l'émancipation des femmes et il soulève une interrogation de large portée sur la place et le rôle de la jeunesse dans une société vieillissante et touchée par une crise perçue comme morale avant même qu'économique ou politique.

Il n'est pas sûr cependant que juger un livre par ce qu'il n'étudie pas soit la meilleure façon de lui rendre justice et il faut saluer le talent de l'historienne et la constance (l'impertinence, eu égard au cloisonnement des périodes de spécialités ?) avec laquelle elle poursuit sa quête des configurations de l'imaginaire social français en progressant, de livre en livre, siècle après siècle, jusqu'à ce XXe siècle sur lequel elle pose un regard inventif.

Anne-Emmanuelle Demartini
Université Paris-Diderot-Paris 7
demartini@univ-paris-diderot.fr

Copyright © 2013 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of

publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172